



La bibliothèque-infokiosque

c'est au 152, Grand'rue à St Jean-du-Gard (30270).

Ouverte tous les samedis à partir de 15 heures
et parfois d'autres jours...

BIBLIOTHEQUE152@RISEUP.NET



vendredi 27 février 2009, 20h
L'Atalante de Jean Vigo, 1934.

vendredi 6 mars 2009, 20h
Milestones de Jim Douglas et Robert Kramer, 1975.

vendredi 13 mars, 19h
Le silence des nanos, documentaire de Julien Collin,
suivi d'une discussion avec le réalisateur.

vendredi 20 mars 2009, 20h
Cocorico Mr Poulet de Jean Rouch, 1974.

Le ciné-club c'est à la yourte de La Borte,
à 5 km au-dessus de St Jean du Gard en direction de
St Etienne Vallée Française.

Au 152 Grand'rue à St Jean-du-Gard.

LA BAFUILLE

EXPRESSION PLUS OU MOINS RÉGULIÈRE DE LA BIBLIOTHÈQUE INFOKIOSQUE DE ST JEAN-DU-GARD NUMÉRO UN

Discussions à la bibliothèque-infokiosque

jeudi 5 mars, 19h
Discussion avec Guy Bernelas autour de son
livre, **La Robe de Médée – Considérations
sur la décimation des abeilles**. Enquête sur
la manière dont les pesticides et autres nu-
sances déciment les abeilles, et, plus générale-
ment, considérations sur la société industrielle...

vendredi 6 février, 19h
Cine-club à la Yourte

vendredi 13 février 2009, 20h
Quemada de Gillo Pontecorvo, 1969.

vendredi 6 février, 19h
Police et pollissons (documentaire), suivi d'une discussion.

AGENDA

QUELQUES LIVRES FRAÎCHEMENT ARRIVÉS

RAYON *bande dessinée*

- *Daddy's girl*. Debbie Drechsler. L'Association, 1999.
- *Pascin*. Joann Sfar. L'association, 2005.
- *L'éternaute (tome 1)*. Hector G. Oesterheld & Francisco Solano Lopez. Vertige Graphic, 2008.
- *Goražde. La guerre en Bosnie Orientale 1993-1995*. Joe Sacco. Rackam, 2004.

RAYON *immigration-colonialisme*

- *Feu au centre de rétention. Des sans-papiers témoignent. Janvier-juin 2008*. Éditions Libertalia, 2008.
- *17 Octobre 1961*. Jean-Luc Einaudi & Élie Kagan. Actes Sud, 2001.
- *Politiques migratoires. Grandes et petites manoeuvres*. Collectif. Carobella ex-natura, 2005.
- *Boire la mer à Gaza (1993-1996) et Correspondante à Ramallah (1997-2003)*. Amira Hass. La Fabrique, 2001-2004.

RAYON *science-fiction*

- *Yama Loka Terminus. Dernières nouvelles de Yirminadingrad*. Léo Henry & Jacques Muchielli. L'Altiplano, 2008.
 - *Tous à Zanzibar*. John Brunner. Robert Laffont, 1972.
 - *Les dépossédés*. Ursula Le Guin. Robert Laffont, 1975.
- et aussi la collection *Chute libre* aux éditions Champ Libre : *Chacun son tour* de Philip José Farmer, *Service d'ordre* de Barry Malzberg, *Les cultuteurs de l'enfer* de Roger Zelazny, ou encore *Défense de coucher* de Richard E. Geis...

RAYON *bandits, voleurs, chenapans*

- *Les chemins de fortune. Histoire générale des plus fameux pirates*. Daniel Defoe. Payot, 1992.
- *La vie généreuse des mercelots, gueux et bohémiens*. Pechon de Ruby. Allia, 1999.
- *L'instinct de Mort*. Jacques Mesrine. Le chien rouge, 2006.
- *L'hydre aux mille têtes*. Marcus Rediker & Peter Linebaugh. Éditions Amsterdam, 2008.
- *En exil chez les hommes*, Malcolm Menzies, Éditions Rue des Cascades, 2008.

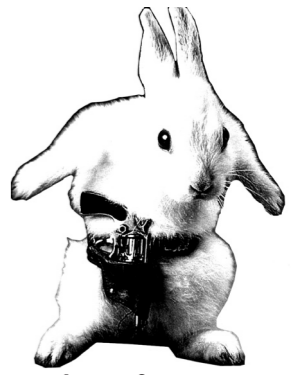
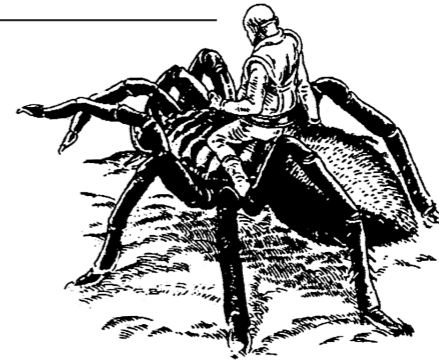
RAYON *critiques du monde industriel*

- *Le gang de la clef à molette*. Edward Abbey. Gallmeister, 2005.
- *Aujourd'hui le nanomonde. Nanotechnologies, un projet de société totalitaire*. Pièces et main d'oeuvre. Éditions l'Échappée, 2008.
- *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*. René Riesel & Jaime Semprun, éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2008.
- *Golfech, le nucléaire. Implantation et résistances*. CRAS, 1999.

projet de vidéothèque

Nous aimerions constituer un fonds nourri,
éclectique et étonnant de documentaires et
de fictions sur format dvd et divx.

Nous avons déjà quelques films à pro-
poser : *L'école Buissonnière* de Jean-Paul Le
Chanois (1948) qui relate les débuts du
pédagogue Célestin Freinet. Le docu-
mentaire *René Lefeuve, pour le socialisme
et la liberté* de Julien Chuzeville, Spartacus, 2008. *Le silence des nanos*, documen-
taire de Julien Colin (2008). *Putain d'usine !* de J.-P. Levaray & Remy Ricordeau,
l'Insomniaque, 2008. Le film d'animation de Marjane Strapi, *Persepolis*. Le docu-
mentaire de Yann Le Masson (1977), *Regarde, elle a les yeux grands ouverts* : autour
de la pratique des avortements faits par et pour des femmes, et des accouchements
à la maison...



le coin des enfants

Nous commençons à chercher des
livres intéressants pour ce coin
enfants, si vous avez des idées (ou
des enfants) passez nous voir.

En rayon, nous avons par exemple
le poignant *L'île aux lapins*, de Jörg
Steiner et Jörg Müller :

Il y a des usines de lapins comme
il y a des usines de conserves ou
de chocolat. Mais dans l'usine
à lapins, ils sont deux à vouloir
partir pour ne pas croupir dans
leur cage et finir en pâté.

Et les voilà partis pour des aven-
tures tour à tour effrayantes ou
palpitantes.

Réussiront-ils à briser leur cage ?

d'autres bibliothèques

- **Bibliothèque à la Casa Nostra**, rue de la Forge au Vigan (Gard). Ouvert le mardi matin. collectifcasanostra@gmail.com
- **Bibliothèque des Chemins non tracés** à Avignon. nontraces@no-log.org
- **Monnaie de Singe**, 46 rue Consolat à Marseille. Ouvert du mardi au samedi, de 16h à 19h. singe@no-log.org
- **Biblioteca Anarquista del Cerro**, calle Chile esquina Viacava à Montevideo (Uruguay)

comment ça marche ?

Les bouquins sont évidemment en
prêt gratuit : il suffit de noter le titre
et laisser un contact dans le Cahier.

N'hésitez pas à venir boire un petit
café ou une tisane dépurative, lire
des brochures ou revues, discuter
le coup et plus si affinités.

Vous pouvez également nous don-
ner livres ou dvds vous semblant
indispensables !

Enfin, il est possible de proposer
à cette *bafouille* une chronique
d'un livre que vous aimez particu-
lièrement.

DES LIVRES, DES BROCHURES...

Sucre de pastèque, Richard Brautigan, 10/18.

Richard Brautigan est un nom que l'on se glisse avec précaution, le regard planté droit dans les yeux de celui ou de celle à qui on vient de lâcher ce nom, dans un souffle.

Richard Brautigan appartient aux mélancoliques, aux amoureux, à ceux qui plantent des livres afin que fleurs et légumes puissent croître de ces pages.

Il appartient aussi à la pluie d'automne, à ce moment où je la regarde, où elle me regarde et où l'on sait que ça y est, on est pris d'amour.

Richard Brautigan s'immisce aussi lorsque ce téléphone sonne dans le vide, longtemps, il est là, sa présence fantomatique m'effleure les cheveux lorsque je cours sous la pluie, tenant la main d'une fille, il y a longtemps, il est là encore lorsque je fais l'amour doucement, au bord du sommeil, quand je ne sais plus quoi choisir, dormir ou jouir.

Ou alors vous êtes allé à pied quelque part. Il y avait des fleurs partout. Et Richard Brautigan était là.

Et dans mes rêves lorsqu'ils ne sont pas moches, alors, Richard Brautigan passe au fond, de dos, son chapeau sur la tête, il traverse mon rêve rapidement, laissant derrière lui une odeur légère de sucre de pastèque.

Comment vous dire ? Richard Brautigan est un écrivain minuscule, voilà. Non pas que ses livres soient dispensables, oh non, mais plutôt parce qu'on ne peut l'assommer sous les qualificatifs ni gloser exagérément sur son style. Parce que la beauté de ses livres est ailleurs. Et puis la poésie ne s'explique pas, ne se décortique pas, elle est là et soudain, cet agencement de mots m'emporte. Tentons plutôt l'analogie pour approcher cette poésie puis nous laisserons la place à Richard Brautigan.

Brautigan écrit d'un lieu, la Californie, mais aussi le Japon, mais aussi le pays de l'enfance et des petites villes rêvées des États-Unis, et le pays de la littérature populaire, le western, le fantastique, le polar. Il arpente ces lieux mais toujours de dos, les épaules un peu voûtées, le chapeau planté sur la tête, les bottes aux pieds soulevant la poussière de la route. Je le vois un peu comme Charlot à la fin de ses films, s'éloignant vers le couchant. Et ses histoires et ses mots sonnent ainsi, familiers mais décalés aussi, comme fous, étrangement familiers mais s'effilochant au cours des phrases pour arriver finalement nulle part. Ils laissent cette impression que l'on a au réveil après un rêve, cette vague trame d'une histoire dont on n'arrive pas à saisir vraiment la logique, les personnages, le début et la fin. Mais pourtant cette impression persiste et accompagne ma vie éveillée d'un voile mélancolique, comme les signaux d'une vie plus intense, qui n'a pas été vraiment trouvée.

Brautigan écrit aussi d'une époque, les années 1960. Ce moment, il le vit par les côtés, mais c'est aussi une époque où, aux États-Unis, le moindre brin d'herbe porte l'histoire, le moindre brin d'herbe refuse d'être foulé ainsi et se redresse. Alors maintenant que ce moment est enfoui sous sa représentation, les petites histoires de Brautigan, ses brins d'herbe, ses tigres mélancoliques et cruels qui parlent et qui vont disparaître, ces robes qui sentent bon parce qu'elles sont faites en sucre de pastèque, tout cela évoque délicatement cet air d'autrefois, et j'aimerais parfois y aller, dans ce pays disparu.

Mais il a disparu et Richard Brautigan aussi, suicidé en octobre 1984 à Bolinas en Californie.

L'été était terminé et plus rien ne sent le sucre de pastèque, désormais.

Extrait de *Sucre de pastèque*

Mon nom

J'imagine que vous êtes plutôt curieux de savoir qui je suis, mais je suis de ceux qui n'ont pas de nom fixe. Mon nom dépend de vous. Donnez-moi le premier nom qui vous passe par la tête.



Si vous pensez à quelque chose qui s'est passé il y a longtemps : quelqu'un vous a posé une question et vous ne connaissiez pas la réponse.

C'est ça mon nom.

Peut-être qu'il pleuvait fort.

C'est ça, mon nom.

Ou alors quelqu'un voulait que vous fassiez quelque chose. Vous l'avez fait. Et puis on vous a dit que ce que vous aviez fait n'allait pas – « Désolé de m'être trompé » –, et il a fallu que vous fassiez autre chose.

C'est ça, mon nom.

Peut-être que c'était un jeu auquel vous jouiez étant enfant ou quelque chose qui vous est venu à l'esprit, comme ça, sans raison, quand vous étiez vieux, assis sur une chaise près de la fenêtre.

C'est ça, mon nom.

Ou alors vous êtes allé à pied quelque part. Il y avait des fleurs partout.

C'est ça, mon nom.

Peut-être que vous avez regardé fixement l'eau d'une rivière. Il y avait quelqu'un près de vous qui vous aimait. On allait vous toucher. Vous l'avez senti avant que cela n'arrive. Et puis c'est arrivé.

C'est ça, mon nom.

Ou alors vous avez entendu quelqu'un qui appelait de très loin. Sa voix était presque un écho.

C'est ça, mon nom.

Peut-être que vous étiez allongé au lit, presque sur le point de vous endormir, et vous avez ri de quelque chose, une plaisanterie toute personnelle, une bonne façon de finir la journée.

C'est ça, mon nom.

Ou alors vous mangiez quelque chose de bon et l'espace d'une seconde vous aviez oublié ce que vous étiez en train de manger, mais vous avez continué tout de même, sachant que c'était bon.

C'est ça, mon nom.

Peut-être qu'il était près de minuit et que le feu bourdonnait comme une cloche à l'intérieur du poêle.

C'est ça, mon nom.

Ou alors vous vous êtes senti triste quand elle vous a dit cette chose. Elle aurait pu la dire à quelqu'un d'autre : quelqu'un qui fût mieux au courant de ses problèmes.

C'est ça, mon nom.

L'Astragale & La Cavale, Albertine Sarrazin, Pauvert.

Il y a plus de joie dans notre peine que dans votre joie, ayez pas peur, messieurs. Et s'il nous plaît, à nous, d'aimer, nous sucrer et nous soûler en riant, puis souffrir et attendre et à nouveau rire et jouir ? Bande de morts, va !

C'est plus ses peines que ses joies qu'elle raconte dans chacun de ses bouquins. On ouvre *La Cavale* en pensant se régaler du récit d'une évasion et c'est la prison que l'on trouve. Son quotidien, ses rencontres mais surtout ce temps long qu'il faut laisser passer, ce et celles qu'il faut supporter, galères pour cantiner, extractions et retrouvailles toujours brèves et furtives, quelques biftons intimement placés et échangés. Mais il y a aussi des fuites : évasions dans de brèves amitiés, lorsqu'on se met à gamberger et que « le souvenir vous ramène dehors » ou que l'on se prend à repérer, inventer, imaginer d'autres portes de sortie, des chemins de traverse, échelles en tissu, fil, fabriquées dans la nuit, crochets, escalade, portes ouvertes ou double de clés...

Je n'ai jamais pensé non plus que tous ces jours m'acheminaient vers ma sortie ; je suis toujours sortie de taule avec une sensation d'inachevé ; peut-être parce que la libération m'acheminait déjà vers la capture ; mais surtout parce que, le principe d'expiation étant pour moi sans valeur, il me semble que je dois continuer à payer tant que je ne l'aurai pas admis...c'est-à-dire encore très longtemps...

Avec ma prison, j'ai fabriqué trop d'aventure : je ne peux pas croire que, pour les autres, ceux du Palais et ceux du Bureau, il n'y a pas d'aventure, il n'y a qu'une chronologie paperassière ; et que ces paperasses décideront de la fin de l'aventure, quelle que soit à ce moment-là ma disposition.

C'est pourquoi j'ai perpétuellement souci de m'enfuir.

L'Astragale commence sur une de ces cavales. Et l'on garde pourtant en tête la prison tout du long. Une évasion douloureusement marquée par ce petit os du pied qu'elle se brise en sautant du haut mur de séparation. C'est la rencontre avec Julien bien sûr. Mais aussi la longue convalescence. D'une planque à une autre. Les longues journées d'attente – comme en cabane. Attente d'une guérison, attente de Julien. Et cette éventualité de se refaire serrer, à moins que ce ne soit son tour, à lui. Travailleur de la nuit, la taule est là pour lui aussi, comme pour elle, l'évadée. Autour d'eux. Puis entre eux.

J'aimerais bien, tout de même, aller un de ces jours patienter une demie-heure « Chez Marcel », rue de la Santé, en face de la taule. Les visages de ce radé appartiennent à des amis non admis au parloir, des amis des parents du détenu ; les colis et les valises amoncelées dans tous les coins sont destinés aux prisonniers ou viennent d'eux : ils charrient leur crasse ou leur linge propre, ils recèlent peut-être la lime ou le bifton pour la cavale du siècle...

Je regarderais entrer et sortir les gens et les bagages, propres et joyeux, sales et sanglotants ; et le spectacle des coulisses de la grande geôle saurait m'émouvoir, comme lorsque je tripote les chemises vides de Julien.

Puis c'est la sortie, la sienne, leurs retrouvailles, enfin. Elle marche, il est dehors, ils sont ensemble. Pour quelques pages. Car ce qu'on attend tout ce temps – mais tout en espérant ne le voir jamais arriver – finit, comme inévitablement, par advenir. Là, alors qu'on n'en peut plus de se dire qu'elle va y échapper. De son côté, aucune angoisse, pas d'inquiétude, mais pas de résignation non plus. La ficaille est là, elle l'embarque, alors que c'est Julien qui venait l'emmener.

J'ai beau me gaver de notre vie, je ne puis croire qu'elle ait vraiment eu lieu, et qu'elle va renouer son fil par-dessus cette grande cassure noire. J'erre, dépouillée et fourrée de force dans le sac servile, je saute, entravée, ridicule. J'ai été glorieuse, soûle, ardente, moi ?

Albertine Sarrazin. Née à Alger en 1937. Morte en hôpital 30 ans plus tard. Elle passe un bon tiers de sa vie dans les geôles de l'État, de la maison de correction à la maison d'arrêt, principalement pour des vols, hold-up ou usage de faux papiers. Enfermée, elle commence par écrire *La Cavale*. Lors de sa dernière incarcération, décidée au tribunal d'Alès pour le vol d'une bouteille d'alcool, elle écrit *L'Astragale*, lettre d'amour à Julien. Son dernier séjour dehors, quelques années, s'écoulera à Matelles, à quelques dizaines de kilomètres d'ici.

Bangladesh, une révolte ouvrière. [Brochure]

Avec l'aggravation de la crise, beaucoup semblent redécouvrir le fait que les banquiers ne sont que des voleurs, et les patrons rien d'autre que des exploités. Et oui, même si une très importante partie de la production a été délocalisée, les licenciements en pagaille viennent quand même grossir les rangs de l'armée de réserve que constituent les chômeurs. Et les autres devraient se serrer la ceinture, assurer les cadences et fermer leurs gueules. Mais contrairement à ce qu'assène le pouvoir depuis des décennies, l'exploitation n'a jamais disparu. La lutte des classes non plus. Toujours est-il que si une bonne part de la production des marchandises s'effectue hors de l'occident, c'est que l'exploitation y est encore plus rude et plus juteuse ; c'est que l'exploiteur y est plus directement encore l'affameur. Au Bangladesh, par exemple, où les ouvriers produisent les tee-shirts de l'humanité, plus de 50 millions des habitants n'arrivent plus à survivre avec l'euro quotidien que leur accorde le capital. 2 500 000 travailleurs sont exploités dans 5 000 usines situées dans des zones spéciales baptisées « Export Processing Zones » qui ne sont pas loin d'être littéralement des camps de travail.

Mais, depuis 2006, les émeutes et révoltes ouvrières se succèdent de manière plus ou moins sporadiques et démontrent, par leur ampleur, l'intensité de l'irréconciliable guerre entre les classes qui fait rage là-bas : plusieurs centaines d'usines sont saccagées et incendiées par les travailleurs, qui, par la destruction de leur « outil de travail », réalisent qu'ils détruisent, en fait, l'outil d'exploitation et donc qu'ils s'attaquent directement à leur condition d'exploités...

Une petite brochure, intitulée *Bangladesh, une révolte ouvrière (mai-septembre 2006)*, présente dans la partie infokiosk de la bibliothèque, propose de revenir sur ces moments de fortes luttes sociales. Tiré d'*Échanges et Mouvement* – un bulletin de liaison sur les luttes de travailleurs à travers le monde –, ce texte a été réédité en brochure en janvier 2007. Cette dernière ne rend malheureusement pas compte de la suite de cette révolte toujours en cours ces derniers mois.

Mais si cette courte analyse a cependant un intérêt évident, c'est qu'elle souligne combien l'exploitation – avec tous les degrés d'intensité et de forme qu'elle peut prendre – reste partout le quotidien du plus grand nombre. Et c'est aussi qu'elle pose directement un tas de questions : de la lutte des salariés de l'usine France Champignon aux Taillades dans le Gard à celle des ouvriers émeutiers de Dacca, quelles différences et quels points communs dans ces luttes ? Quelles solidarités entre opprimés ? Comment en finir avec cette commune exploitation ?...

